

JAVIER DE ISUSI
LA DIVINE
COMÉDIE
D'OSCAR
WILDE



JAVIER·DE·ISUSI
LA DIVINE
COMÉDIE
D'OSCAR
WILDE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR ALEXANDRA CARASCO-RAHAL

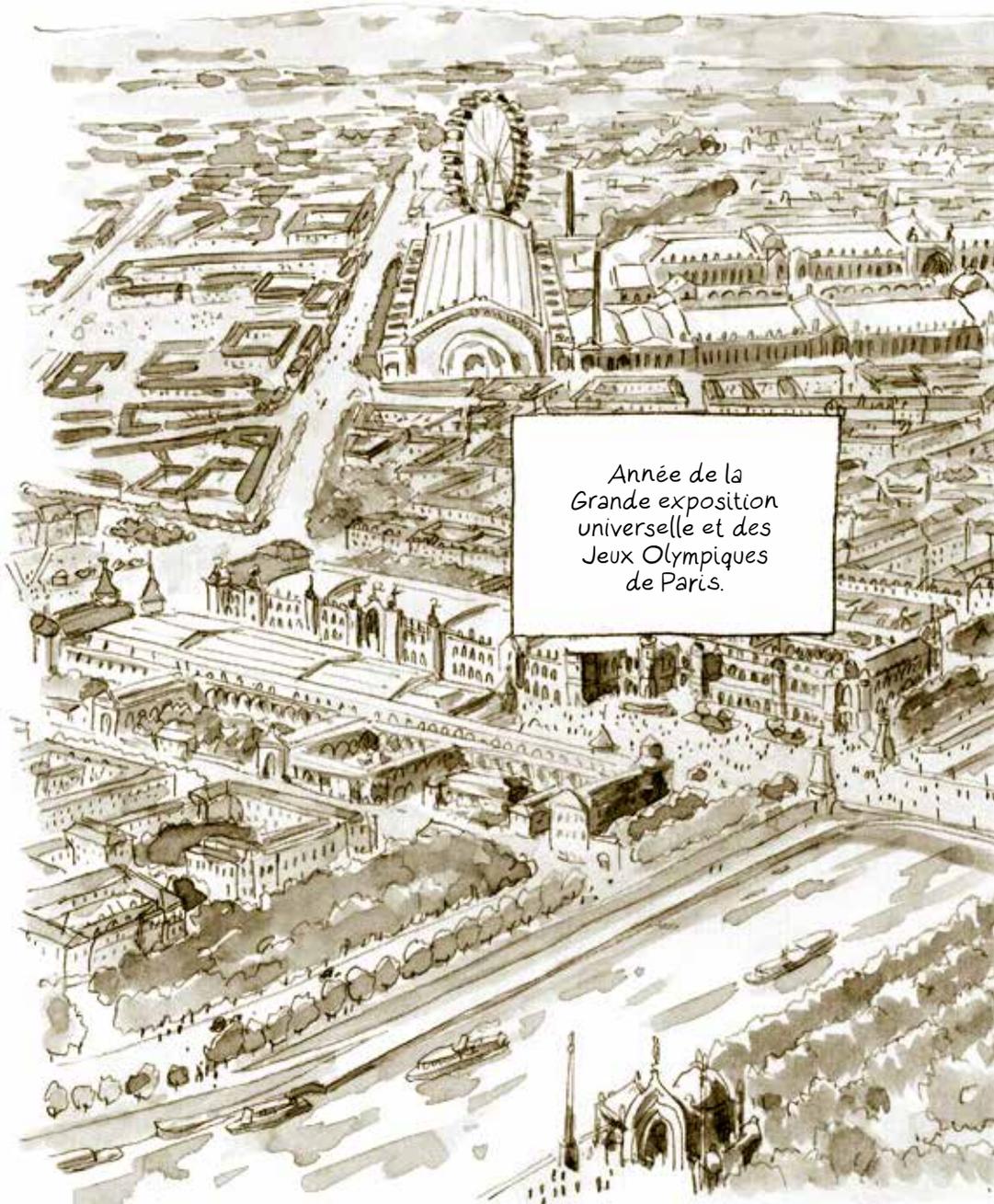
R A C K H A M

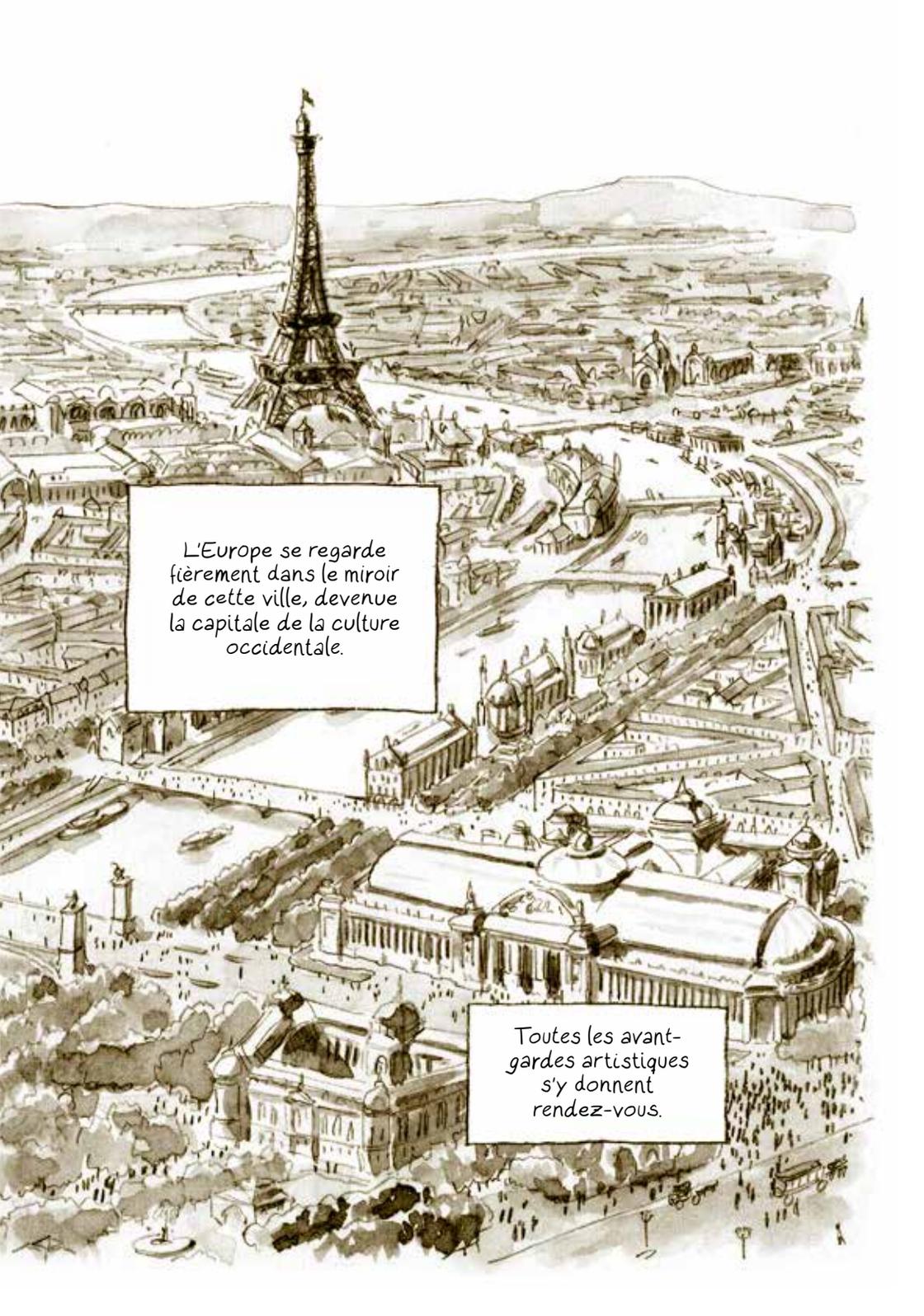
ISBN 978-2-87827-247-5 | Dépôt légal : deuxième trimestre 2021 | Traduit de l'espagnol par Alexandra Carrasco-Rahal | Lettrage de Matthieu Rougé | © 2019 Javier de Isusi. Tous droits réservés. Published by agreement with Astiberri ediciones | © 2021 Rackham pour l'édition française | info@editions-rackham.com | www.editions-rackham.com | Achevé d'imprimer en mars 2021 sur les presses de Graficart à Resana (Italie)



1900.

*Année de la
Grande exposition
universelle et des
Jeux Olympiques
de Paris.*

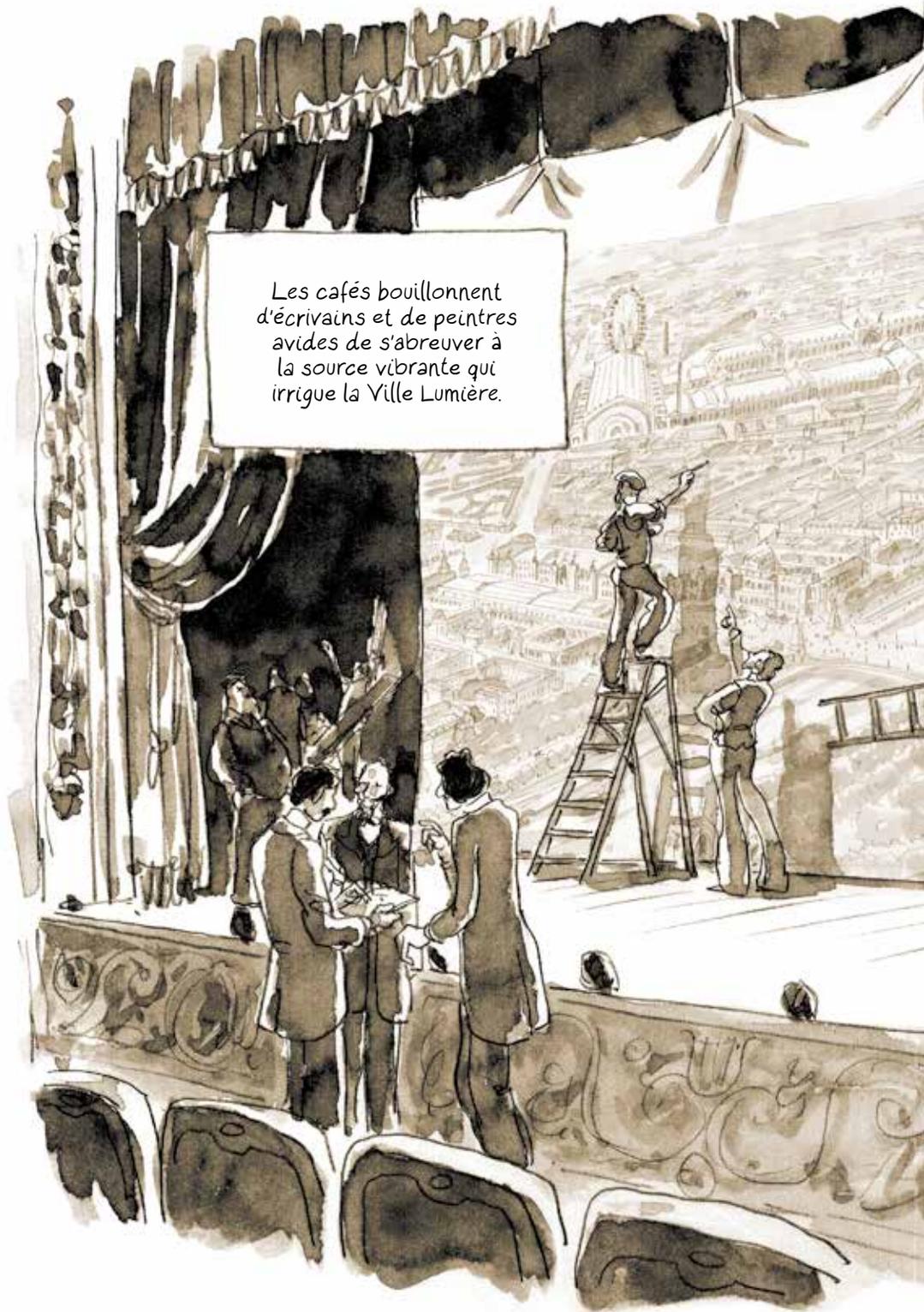




L'Europe se regarde
fièrement dans le miroir
de cette ville, devenue
la capitale de la culture
occidentale.

Toutes les avant-
gardes artistiques
s'y donnent
rendez-vous.

Les cafés bouillonnent
d'écrivains et de peintres
avides de s'abreuver à
la source vibrante qui
irrigue la Ville Lumière.





À Paris, en ces
années-là, il y a
de la place pour
tout le monde.

Y compris
les bannis.



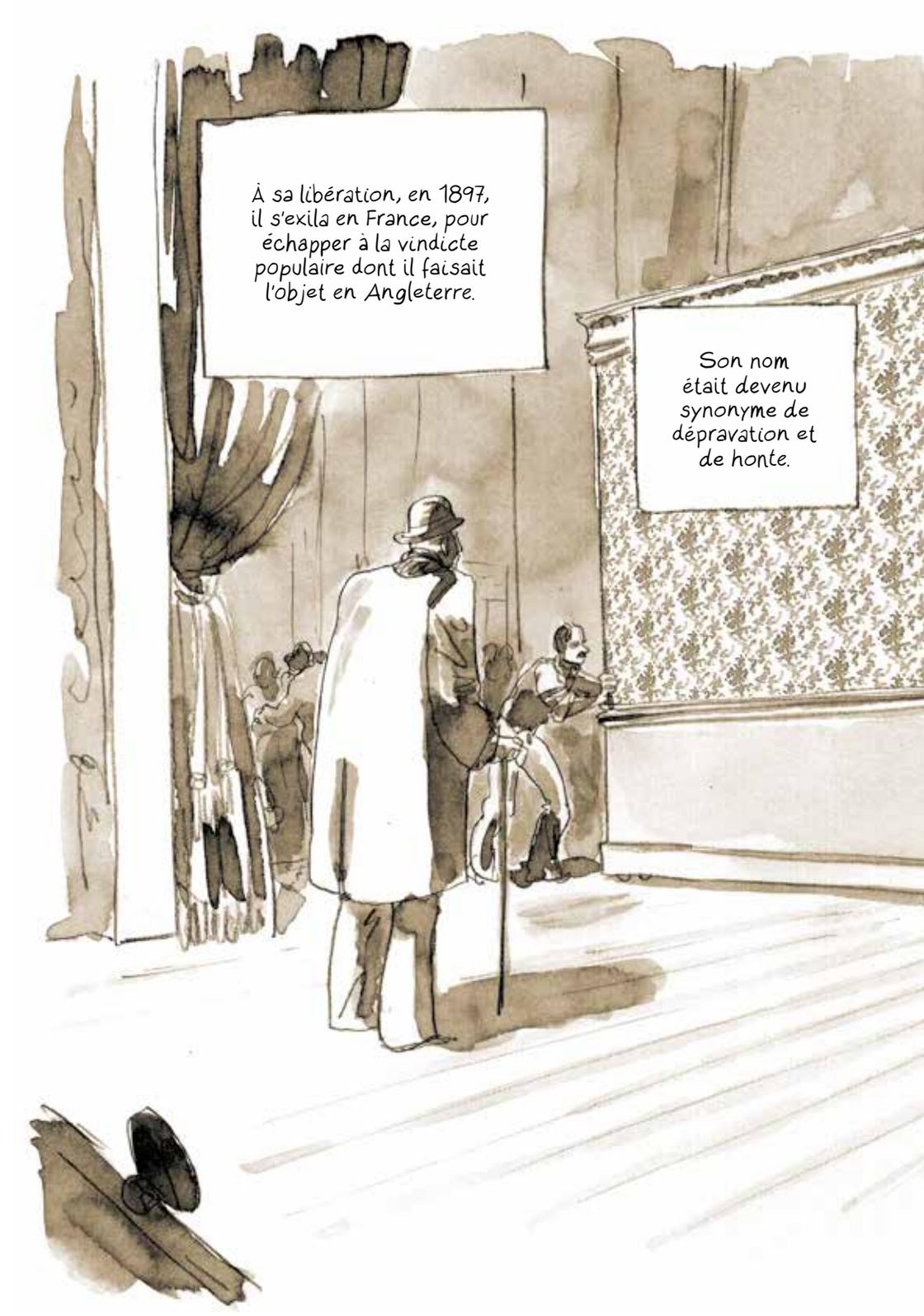
Bannis comme cet
écrivain irlandais.

En 1895, à peine
cinq ans plus tôt,
il avait un tel
succès que deux de
ses pièces étaient
jouées simultanément
dans les théâtres
londoniens.



Quelques mois plus tard, la même société victorienne qui l'avait porté aux nues s'acharna sur lui lors d'un procès très médiatisé, où on l'accusait d'outrage à la pudeur.

Le tribunal le condamna et il passa deux rudes années en prison.



À sa libération, en 1897,
il s'exila en France, pour
échapper à la vindicte
populaire dont il faisait
l'objet en Angleterre.

Son nom
était devenu
synonyme de
dépravation et
de honte.



Voici l'hôtel où il
mourut, un modeste
établissement qui avait
sans doute connu des
jours meilleurs et qui,
grâce à lui, redorerait
son blason.



Son nom
était Oscar
Wilde.

Écrivain, poète,
dramaturge, critique
d'art, arbitre de
l'élégance...

Il s'était
auto-proclamé
" Roi de la Vie ".

Sa provocante
posture d'esthète
ainsi que ses talents
oratoires l'avaient
rendu célèbre bien
avant qu'il eut publié
la moindre ligne.



Il évolua au milieu de ces meubles, dépouillé de l'œillet vert qu'il portait dans sa période d'esthète.

Quelques-uns des rares amis fidèles qui l'accompagnèrent dans ses derniers jours de vie passèrent aussi par cet endroit.



Chacun d'eux
joua un rôle dans
le dernier acte du
drame de sa vie.

Et chacun, à sa
manière, fut pour
Oscar un ingrédient de
la plus exquise distillation
de l'amitié, ce bien qu'il
plaçait au-dessus tout.

Parmi la foule
d'admirateurs
qu'il avait eus dans
ses jours de gloire,
il n'en conserva
qu'un petit nombre.



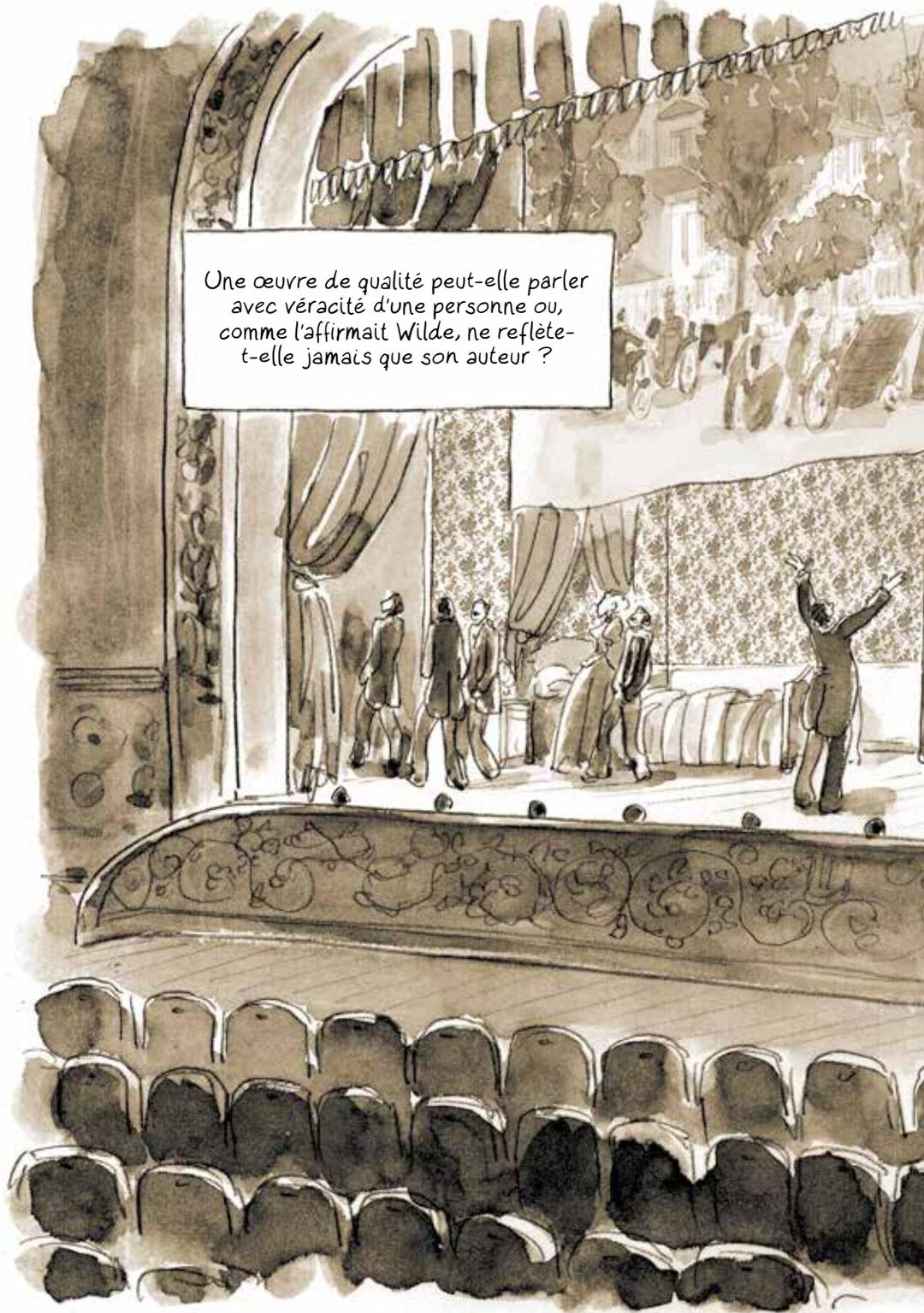
D'innombrables personnes
le fréquentèrent de
son vivant, et
d'innombrables livres
furent écrits sur lui
après sa mort.

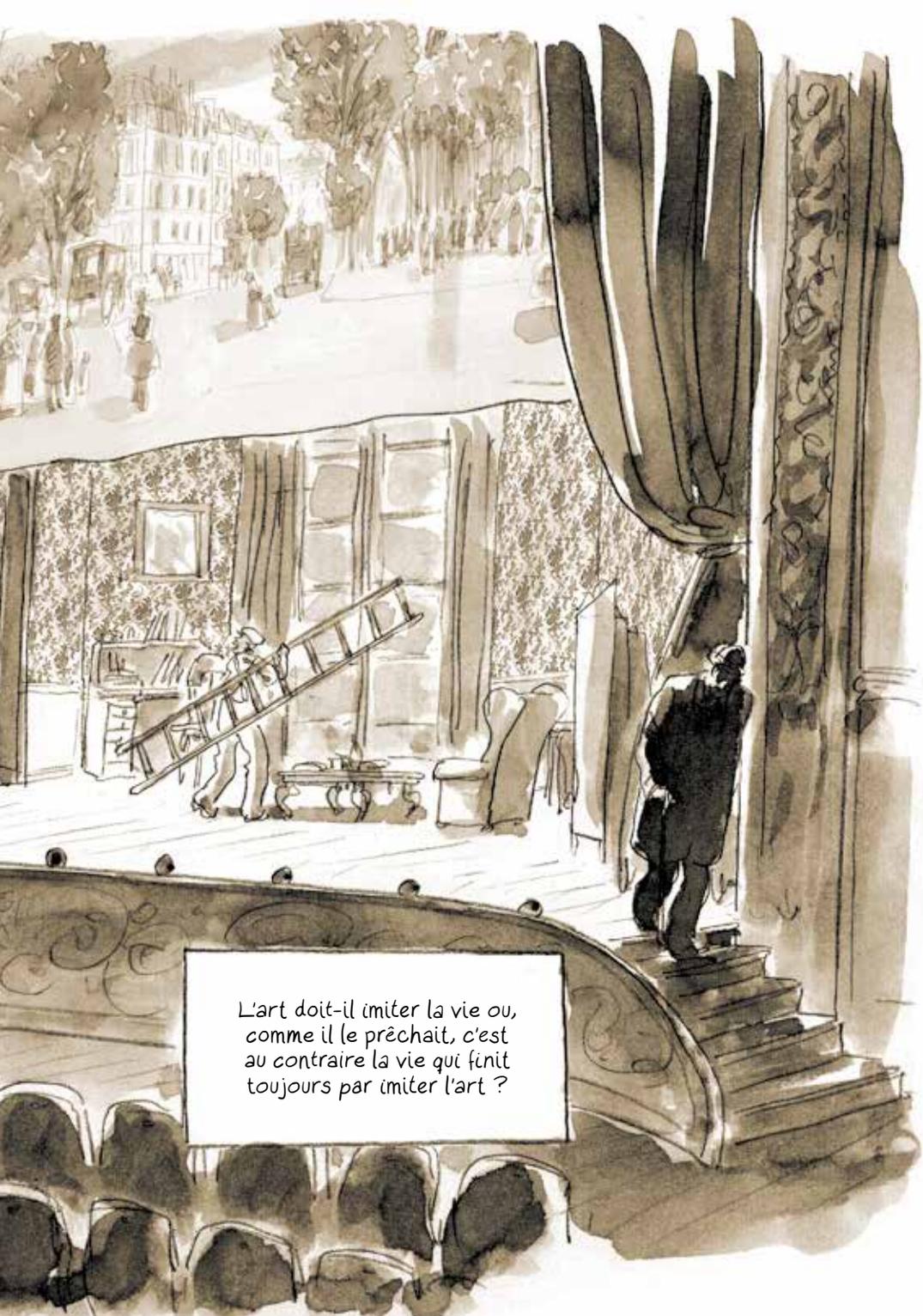
Biographies, études
psychologiques, recherches
historiques, analyses de
sa correspondance..
Autant de tentatives
d'approcher l'homme.

Mais une telle
entreprise est-
elle possible ?

Un livre peut-il cerner
un individu ou est-il
condamné à n'effleurer
jamais que son masque ?

Une œuvre de qualité peut-elle parler
avec vérité d'une personne ou,
comme l'affirmait Wilde, ne reflète-
t-elle jamais que son auteur ?





L'art doit-il imiter la vie ou,
comme il le prêchait, c'est
au contraire la vie qui finit
toujours par imiter l'art ?



Les mondes issus de
l'imagination sont-ils
plus réels que la réalité
elle-même, comme il
le soutenait ?



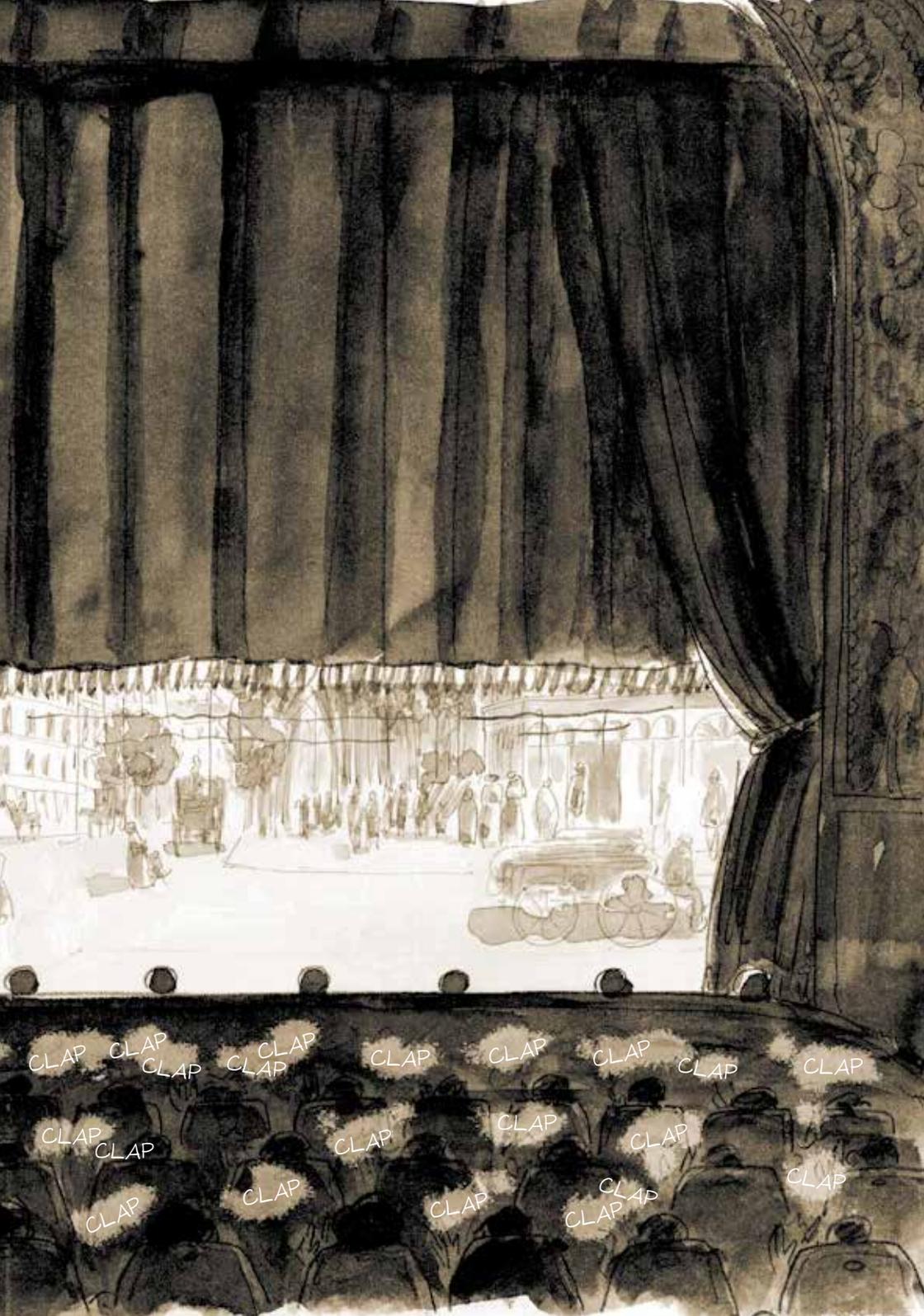
Tournez la page
et voyez, entrez
et lisez...

Mais ne vous laissez
pas impressionner
par ce que vous
découvrirez, ceci n'est
qu'une affabulation, une
fiction, une fantaisie...

Gardez-vous bien
de croire à ce que
vous lisez. Il y a des
chances pour que
tout soit absolument...

... vrai.

CLAP
CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP
CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP
CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP



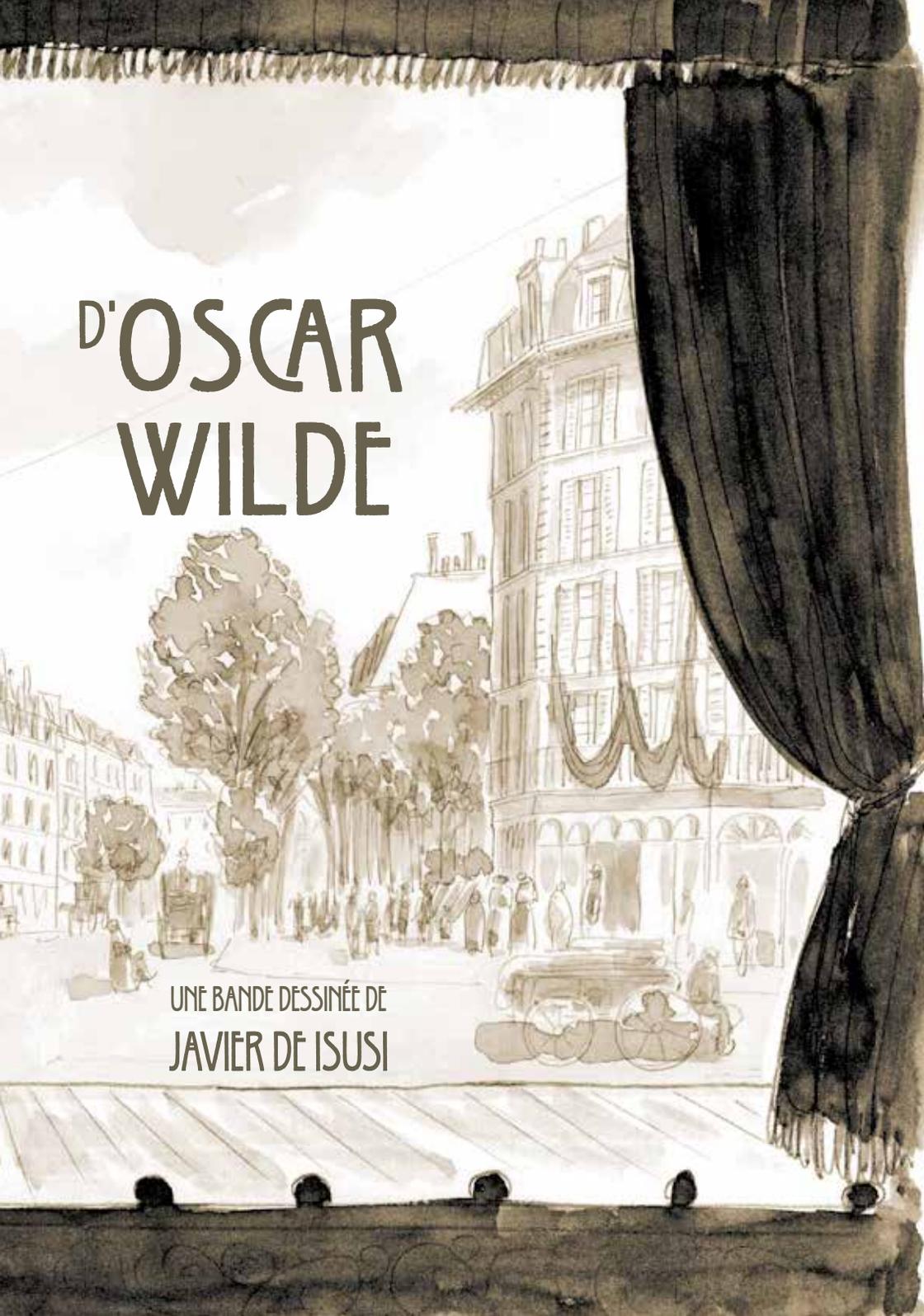
CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP
CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP
CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP CLAP

LA DIVINE COMÉDIE



D'OSCAR WILDE

UNE BANDE DESSINÉE DE
JAVIER DE ISUSI



J'espère vivre assez longtemps pour
pouvoir dire, à la fin de mes jours :
« Oui, c'est là que vous conduit une vie
d'artiste ».

Oscar Wilde
De Profundis

Paris,
juin 1899.





T'en fais, une tête, Antonio !
On dirait que
Nadine t'a sucé
le sang, cette
nuit...

Ha,
ha !

Nadine ?
Penses-tu !
Je m'attendais
à mieux de
la part de
cette fameuse
Nadine... C'est à
cause de Sarah
Bernhardt...
Cette femme
m'a rendu
fou !

Ah ! Je vous l'avais dit ! Il n'y a pas de
plus grande comédienne dans le monde.
La Bernhardt ne m'a déçu qu'une fois,
lorsqu'elle a refusé le rôle de Salomé,
qui était écrit pour elle.



Salomé ! J'ai lu cette pièce !
Fort troublante... et les
illustrations en étaient
très provocatrices...





Ça, oui alors ! La pièce elle-même est provocatrice, subversive, décadentiste, symboliste.

Décadentisme, symbolisme, naturalisme, modernisme... Bienvenus à Paris !

Qui en est l'auteur ?



Le Roi de la Vie ! L'auteur le plus acclamé d'Angleterre il y a encore trois ans !

Mais aujourd'hui, il a été publiquement répudié dans son pays.



Oscar Wilde, Antonio, Oscar Wilde.

Ah ! Je sais très bien qui est Oscar Wilde ! Désolé de ne pas connaître sa bibliographie par cœur.

Moi, je l'ai rencontré à Paris, précisément lorsqu'il était en train d'écrire *Salomé*.

Avec un peu de chance, vous ferez aussi sa connaissance, il ne compte pas retourner chez lui.



Voilà, nous sommes arrivés
au Calisaya. Espérons ne pas
avoir fait trop attendre ton
ami et futur écrivain.

Il nous le fera
savoir. Pio est
très à cheval sur
la ponctualité.



Je ne le vois pas... Je crains
que notre virée nocturne ne
nous ait joué des tours.

Bon, à choisir entre la Bernhardt
et ce Baroja dont je ne sais
même pas ce qu'il écrit...



Ah!

En échange,
regardez qui
voilà...!





C'est toujours un plaisir de rencontrer Enrique Gómez Carrillo...

Il s'obstine à m'appeler Maître !

Je tente de lancer une mode, Maître, pour que tout le monde finisse par vous appeler ainsi.

Ah, oui !

Enrique entend faire de moi le nouveau Verlaine.

Ah ! Ce Paul Verlaine ! Le Prince des Poètes !

Excusez-moi, mais je ne vois pas comment Oscar Wilde pourrait devenir Paul Verlaine... Ni dans quel but...

Je suis d'accord. Verlaine était un immense poète, et j'oserais dire un très grand homme, mais il était incapable d'assortir ses cravates à ses gilets. Asseyez-vous, je vous prie. Voulez-vous partager ma table pendant que je déjeune ?

De l'absinthe... ? Au petit déjeuner ?



Ce que je ne comprends pas, Enrique, c'est qu'une personne aussi libre que vous désire lancer une mode, quelle qu'elle soit.

D'un point de vue artistique, la mode n'est qu'une forme de laideur si insoutenable que nous sommes obligés d'en changer tous les six mois.

Ha, ha!

Disons alors qu'en vous appelant Maître, j'aimerais instaurer une tradition... Comme pour Verlaine!

Le fait est que Verlaine et monsieur Wilde ont beaucoup de points communs. Je les ai beaucoup fréquentés l'un et l'autre.





* " Et pourtant tout homme tue ce qu'il aime "
(dans *La Ballade de la géole de Reading*).



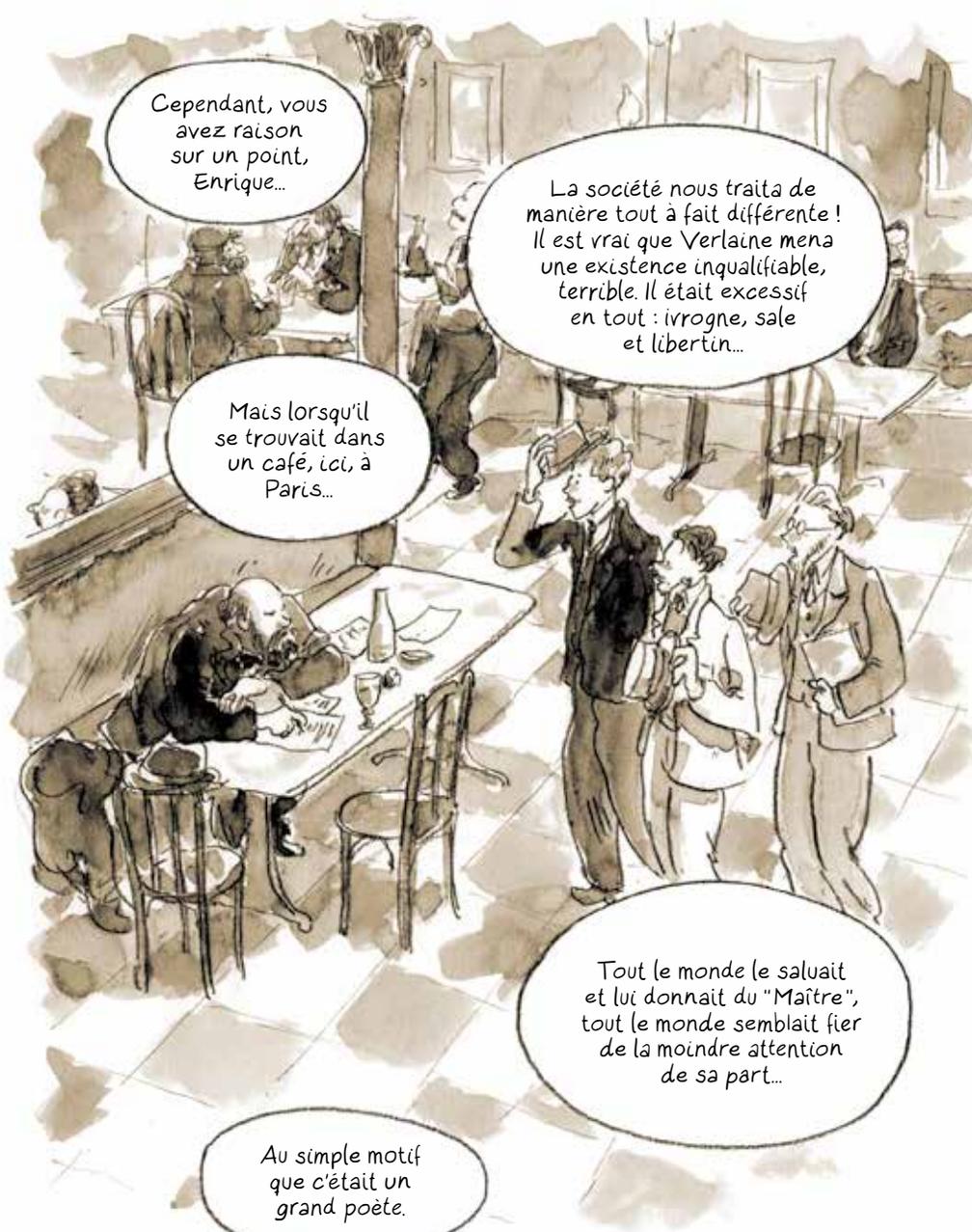
En réalité, ce qui
me rapproche le plus
du grand Verlaine, c'est
notre passion uraniste
pour quelqu'un qui n'était
pas à la hauteur de
notre dévotion...



Ainsi que
notre mort en
1896...



Et le fait d'avoir passé
nos dernières années
de vie à errer dans les
cafés en buvant de
l'absinthe, ha, ha !



Cependant, vous
avez raison
sur un point,
Enrique...

La société nous traita de
manière tout à fait différente !
Il est vrai que Verlaine mena
une existence inqualifiable,
terrible. Il était excessif
en tout : ivrogne, sale
et libertin...

Mais lorsqu'il
se trouvait dans
un café, ici, à
Paris...

Tout le monde le saluait
et lui donnait du "Maître",
tout le monde semblait fier
de la moindre attention
de sa part...

Au simple motif
que c'était un
grand poète.



Eh bien, à
votre santé !

Maître !





Brillant, tout simplement
brillant... As-tu vu
l'art avec lequel
il a réussi à se
faire inviter ?

Je ne sais
pas, Manuel.
Pour moi, ce n'est
pas de l'art mais
du culot.



Au fait, peux-tu
m'expliquer ce
qu'est une passion
uraniste ?

Bon sang,
Antonio !
Ça veut dire
pédé.

TAP

INTERVIEW DE

MANUEL
MACHADO

J'ai connu
Wilde, oui.



Je devais avoir vingt-cinq ans, à cette époque. Je vivais à Paris et j'étais très séduit par les poètes symbolistes français, dont Verlaine était le grand maître. Oscar Wilde était ce qui s'en rapprochait le plus du côté anglais.

En ce temps-là, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Vous savez : au faite de sa gloire, qui avait été immense, il eut l'outrecuidance d'intenter un procès en diffamation au père de son amant, le marquis de Queensberry, qui l'avait publiquement accusé de "s'afficher comme sodomite" (sic).



Le procès tourna à son désavantage : Queensberry réussit à prouver que son accusation était raisonnablement fondée, et il fut acquitté. Mais cela n'en resta pas là. La sodomie étant alors un délit, Wilde fut à son tour inculpé par le ministère public et, après un procès extrêmement médiatique, il fut condamné à la peine maximale : deux années de prison qu'il purgea intégralement.



Dès sa sortie de prison, il quitta pour toujours l'Angleterre et changea de nom.



Lorsque je fis sa connaissance, bien qu'il fût correctement vêtu, il n'était plus le dandy sybarite d'autrefois. Son passé le poursuivait où qu'il allât, et l'on lisait sur son visage une profonde douleur.



Un jour, au Calisaya, il nous raconta une histoire...



À vrai dire, Wilde en racontait sans cesse. Celle-ci parlait d'une grosse bague en or très ostentatoire, avec une énorme pierre verte, qu'il portait toujours au doigt.



Il nous expliqua qu'elle avait appartenu à un rajah indien qui avait été tué par les Anglais.



Ce bijou était frappé d'une horrible malédiction : son possesseur serait condamné à être malheureux, à moins qu'il la perdît involontairement.



Je pense que Wilde a parfaitement pu inventer cette légende pour ne pas être tenté de mettre sa bague au clou à la première occasion venue. Car il était sans le sou, à cette époque.



Cependant, comme toutes ses histoires, il me semble que celle-ci recelait une vérité profonde...



Il était terriblement malheureux, et il restait prisonnier de ce bijou aussi éblouissant qu'exubérant...



Mais son joyau n'était au fond que lui-même, son propre personnage d'Oscar Wilde.



Paris,
mars 1898.







Eh, regardez...

Putain !
Quel em-
merdeur !

Qui ça ?

Lui, là,
le poète
pochard.



Qui
l'entreprend ?

Pas moi. La dernière fois il m'a
même pas touché. J'ai passé
trois heures à poil à claquer
des dents pendant qu'il me
racontait ses histoires.

C'est parce
qu'il aime pas les
porcs comme toi.
T'as qu'à te laver !



Gna, gna, gna...
Je te le laisse,
monsieur propre !

Moi, du moment qu'il
paie, je lui chante
La Marseillaise en tutu
s'il veut...

Je te le dis, il est
peut-être bizarre, mais
très généreux...



Eh, Monsieur !
Vous êtes tout
seul cette nuit ?

Dis-lui mister. Il s'appelle
Sebastian... Montmouth, ou un
truc dans le genre. Un nom
anglais.

Pas du tout !
Il est irlandais.

Melmoth...



Irlandais ?
Comment tu
sais ?

Par l'accent. Ma mère avait
un amant irlandais qui m'a misé
la raie quand j'avais onze ans.
J'oublierai jamais son
accent...

Oh, bah si je devais me
rappeler l'accent de tous ceux
qui m'ont misé la raie...

... T'en serais
au même
point que
maintenant.
À la miser aux
autres !



Khôr
khôr !

Buark...

Eh, Monsieur !

Mister...

Ça va,
mister ?



Un petit service
spécial cette nuit,
mister?

Ferme-la!
Tu vois pas qu'il se
sent pas bien ?

Buark

Khôr
khôr



Khôr khôr,
BUAAAARRK !

Beeerk !

Pouah !

Eeeh !



Ha, ha, ha!
Qui c'est qui
l'entreprind,
maintenant ?
Allez, les gars,
il est très
généreux,
ha, ha !

Ah, c'est
dégueulasse,
putain ! Il m'a
tout salopé...

Eh... Le
mister va
pas bien...

Laisse-le.
Allez, on
y va.



